

Linnert, Peter, *La stratégie militaire de Clausewitz et le management*, Suresnes, Éd. Hommes et techniques, 1973, 272 p.

Roger Mégélas

Volume 6, Number 4, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700622ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700622ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mégélas, R. (1975). Review of [Linnert, Peter, *La stratégie militaire de Clausewitz et le management*, Suresnes, Éd. Hommes et techniques, 1973, 272 p.] *Études internationales*, 6(4), 578–579. <https://doi.org/10.7202/700622ar>

et spécifique ; au fond, cette explication ne nous rend que plus perplexe : par quelle myopie l'URSS s'obstinait-elle à voir un potentiel antioccidental dans un État enfanté par le sionisme américain ? On aurait souhaité que M. Krammer cherche des explications ailleurs, dans les luttes internes au Kremlin, par exemple, mais hormis les difficultés pratiques d'une telle recherche, l'obstacle principal semble être l'indifférence de l'auteur aux considérations de politique intérieure.

Nous retirons tous ces reproches quand il s'agit de la deuxième partie où l'auteur décrit le curieux mélange de vénalité et d'idéalisme qui a motivé la vente d'armes tchécoslovaques en Israël et étudie l'histoire de ces transactions. Ici encore, une meilleure connaissance de la situation politique dans les pays de l'Est fait défaut : par exemple, M. Krammer s'étonnerait moins que la Pologne ait refusé de livrer des armes s'il savait que le pays traversait une véritable guerre civile. Toutefois, la description du *lobbying* sioniste à Prague, suivi par l'entraînement et le transport osé des armes se lit comme un roman d'aventure. Des impressions curieuses ressortent de cette lecture : les accusations de sionisme aux procès de Prague n'étaient pas toutes fausses...

Tout comme les raisons du soutien soviétique en 1947-48 demeurent obscures, la rupture avec Tel Aviv laisse M. Krammer perplexe. Selon lui, l'arrêt graduel de l'aide tchécoslovaque à partir d'août 1948 est dû aux pressions occidentales ; explication qui nous paraît improbable étant donné l'orientation de la Tchécoslovaquie six mois après le coup de Prague. D'autre part, les raisons pour le refroidissement soviéto-israélien seraient beaucoup moins mystérieuses si M. Krammer ne minimisait pas le rôle du chantage financier américain à la veille des premières élections israéliennes et le choc produit à Moscou par les revendications israéliennes concernant l'émigration des Juifs. C'est un curieux détachement qui re-

fuse de voir le caractère agressif de telles revendications, surtout face aux régimes méfiants et fermés de l'Est. Ce n'est donc pas la résistance soviétique à l'émigration qui devrait étonner mais les facilités que les autres pays socialistes ont offertes à une telle émigration en pleine période stalinienne.

Le titre de l'ouvrage de M. Krammer semble consciemment provocateur. Cette « amitié oubliée » est-elle aujourd'hui une amitié à rappeler ? Sans doute, l'option soviétique n'est pas à exclure pour Israël mais cette étude bien écrite et bien documentée de la seule tentative de jouer cette option démontre d'une manière éloquente les obstacles qui s'y opposent. Voilà l'actualité et le mérite de cet ouvrage !

André LIEBICH

*Département de science politique,
Université du Québec à Montréal*

LINNERT, Peter *La stratégie militaire de Clausewitz et le management*, Suresnes, Éd. Hommes et techniques, 1973, 272p.

Faire le lien entre la stratégie militaire de Clausewitz et la notion de management est à notre sens un tour de force qu'arrive à faire Peter Linnert.

Quoique le sujet ait peu de relations directes avec les relations internationales, il n'en demeure pas moins que les conseils donnés par l'auteur sur la gestion des entreprises éclairent le lecteur sur la pluralité d'utilisation que l'on peut faire des théories de Clausewitz.

En fait, Peter Linnert aborde la gestion des entreprises avec le souci du stratège qui se doit de conquérir un marché. Il divise donc ses chapitres en quatre parties majeures qui représentent l'évolution et la planification de cette stratégie.

Quoique les titres des différentes parties s'inspirent beaucoup de la stratégie militaire, (1ère partie : « De la stratégie en général » ; 2) « De la tactique de la direction des entreprises » ; 3), etc., il n'en reste pas moins que le résultat est d'une grande clarté et cela même pour les non-initiés !

Les chapitres les plus intéressants dans cette œuvre demeurent, sans doute, le troisième livre : « Le processus de décision dans une entreprise » et le sixième livre : « Bases de la stratégie de direction ». Le troisième livre expose l'ensemble du processus décisionnel allant de son contenu au contrôle de la prise de décision.

Le sixième livre contient, pour sa part, les différentes recettes de l'auteur permettant au décideur d'entreprise « d'imposer sa volonté à d'autres » (p. 115) Il est à noter que c'est à travers cette partie du livre où l'auteur arrive à faire le lien entre Clausewitz et le management.

En somme, *La stratégie militaire de Clausewitz et le management* constitue une œuvre bien faite où le lecteur peut trouver plusieurs leçons sur l'adaptation de Clausewitz à différents domaines de la décision.

Roger MÉGÉLAS

*Assistant de recherche,
CQRI*

MARION, Séraphin, *Hauts faits du Canada français relevés et commentés par des Anglophones*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 206p.

Voici, réunis sous forme de volume portatif, les propos tenus par l'auteur aux auditeurs de l'Institut canadien-français d'Ottawa sur l'histoire du Canada français, de 1970 à 1972.

Comme l'indique le titre du livre, l'auteur reproduit, en y ajoutant des commentaires, des jugements et des observations de Canadiens-anglais et d'Américains sur de nombreux faits ou événements qui jalonnent l'histoire de la Nouvelle-France, du Canada-français et du Québec. Mais il s'agit pour la plupart de jugements ou d'observations plutôt favorables aux Canadiens-français.

On comprend donc que Séraphin Marion s'en émeuve : « Comment ne pas joindre notre voix à celles de presque tous les historiens anglo-protestants, canadiens comme américains, qui se sont penchés sur les origines du Canada français et n'ont pas manqué d'être profondément émus par la lecture de l'épopée – car c'en est une – des missionnaires jésuites en Nouvelle-France » (p. 15).

Le texte comporte deux grandes parties : « Le régime français », et « le régime anglais » ; celui-ci est subdivisé en 13 chapitres, dont « La conquête, malheur du Canada français » (chap. I), « La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais » (chap. X) et « Le Québec, province comme les autres ? » (chap. XIII).

L'auteur exhibe un nationalisme intégral. Qu'en 1972 il ait cru utile de faire dérouler encore sous nos yeux la procession de « hauts faits du Canada français », ne doit surprendre personne. Les peuples estimés mineurs et sans histoire par leurs conquérants, n'ont d'autre choix que d'exalter leur passé. Toutefois, le nationalisme mystique qui alimente les réflexions de l'historien risque de déboucher malheureusement sur une surenchère gratuite du nous collectif. Sous ce rapport, les *Hauts faits du Canada français*... se situent à l'époque héroïque de la littérature québécoise.

Daniel GAY

*Département de sociologie,
Université Laval*